



La visite au zoo

Eric Baratay

► To cite this version:

Eric Baratay. La visite au zoo : Regards sur l'animal sauvage captif, 1793-1950. Stéphane Frioux, Émilie Pépy. L'animal sauvage entre nuisance et patrimoine, ENS Lyon, pp.165-175, 2009. <halshs-00659775>

HAL Id: halshs-00659775

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00659775>

Submitted on 13 Jan 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA VISITE AU ZOO

Regards sur l'animal sauvage captif au XIXe siècle et dans l'entre-deux-guerres

À partir de 1793 à Paris et en 1828 à Londres sont créés les premiers jardins zoologiques, constitués de bâtiments et d'enclos dispersés dans un jardin à l'anglaise. Ces « zoos », qui se différencient des anciennes ménageries princières par leur statut (national ou municipal ou privé en nom collectif) et par cette dispersion dans un jardin tenant lieu de décor, se multiplient au XIXe siècle dans toute l'Europe, aux périphéries des grandes villes¹. Avec le primat peu à peu donné à la distraction aux dépens des mobiles scientifiques initiaux, ces zoos deviennent des vitrines de la nature sauvage pour des populations qui s'y précipitent et s'y pressent de plus en plus. En effet, si les jardins privés, très majoritaires en Europe, avaient d'abord réservé les entrées à leurs sociétaires ou leurs actionnaires et pratiqué des tarifs élevés pour sélectionner les visiteurs², les difficultés financières les obligent, à partir du milieu du XIXe siècle, à élargir leur public pour survivre. D'autre part, les zoos nationaux ou municipaux, minoritaires en Europe (Barcelone, Cardiff...) sauf en France (Paris, Lyon, Marseille, Mulhouse...), sont ouverts à tous dès leur création et sont quelquefois gratuits (Lyon...). Les affluences deviennent importantes, notamment les jours à tarifs réduits ou lors des fêtes : 50 000 personnes au Jardin des Plantes en mai 1860 ; un million par an à Bellevue Gardens, à Manchester, vers 1905 ; 2,7 millions à Rome entre 1925 et 1930³. La fréquentation avait d'abord concerné l'aristocratie et la bourgeoisie aisée, toujours à l'origine des fondations. Puis elle devient le fait de la moyenne bourgeoisie dans la seconde moitié du siècle et, de plus en plus, des milieux modestes (petite bourgeoisie, artisans, ouvriers) à mesure des baisses

1 Sur cette histoire, voir É. BARATAY, É. HARDOUIN-FUGIER, *Zoos. Histoire des jardins zoologiques en Occident (XVIe-XXe siècle)*, La Découverte, 1998 (traductions en allemand, anglais, chinois) ; R.J. HOAGE, W. DEISS, *New World, New Animals. From Menagerie to Zoological Park in the Nineteenth Century*, John Hopkins U. P., 1996 ; N. ROTHFELS, *Savages and Beasts : the Birth of Modern Zoo*, John Hopkins U. P., 2002.

2 Voir J. BARRINGTON-JOHNSTON, *The Zoo : the Story of London Zoo*, Robert Hale, 2005 ; D. MEHOS, *Science and Culture for Members Only. The Amsterdam Zoo Artis in the Nineteenth Century*, Amsterdam U. P., 2005. Pour l'Allemagne : É. BARATAY, É. HARDOUIN-FUGIER, *Zoo. Von der Menagerie Zum Tierpark*, Berlin, Wagenbach, 2000.

3 I. GEOFFROY SAINT HILAIRE, *Note sur la ménagerie*, Martinet, 1860, p. 6 ; G. LOISEL, « Rapport sur une mission scientifique dans les jardins et les établissements zoologiques », *Nouvelles Archives des missions scientifiques et littéraires*, 1907, p. 28 ; *Il giardino zoologico di Roma*, Palomba, 1935, p. 67.

tarifaires et du développement des loisirs⁴.

La fureur de l'exotisme

« Quand il allait au Jardin des Plantes, la vue d'un palmier l'entraînait vers les pays lointains.

Ils voyageaient ensemble, au dos des dromadaires, sous le tendelet des éléphants, dans la cabine d'un yacht parmi des archipels bleus, ou côte à côte sur deux mulets à clochettes qui trébuchent dans les herbes contre des colonnes brisées. »

Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, 1869⁵.

Or, ce sont bien les animaux qui attirent dans ces jardins. Au Jardin des Plantes, à Paris, la ménagerie est bien plus fréquentée que le jardin botanique ou que le muséum. À Lyon, l'installation de bêtes est le meilleur moyen d'attirer le public dans les parties désertées du parc de la Tête d'Or⁶. Cependant, les foules ne se déplacent pas pour voir des bêtes sauvages indigènes, comme le montre l'échec du jardin de Bâle, à son ouverture en 1874, qui voulait montrer des espèces alpines⁷. Seul l'ours attire vraiment et paraît indispensable pour les directions des jardins⁸. Les foules n'apprécient guère, non plus, les animaux exotiques domestiqués, comme le prouvent les déboires des jardins d'acclimatation. Celui du parc de la Tête d'Or à Lyon peine à intéresser avec ses vaches, ses chèvres, ses moutons « exotiques », venant d'autres continents ou d'autres régions européennes⁹, ce qui incite la municipalité à le convertir en jardin d'animaux sauvages au début des années 1880. Car le public veut des bêtes sauvages, curieuses, bien différentes des espèces européennes pour se dépayser, rêver aux contrées lointaines, voir les bêtes qui partagent encore la terre avec les hommes¹⁰. Les jardins zoologiques font office de succédanés des voyages et satisfont l'envie d'exotisme, qui s'intensifie

4 A. CORBIN (dir.), *L'Avènement des loisirs*, Aubier, 1995 ; P. BORSAY, *A History of Leisure*, Palgrave MacMillan, 2006.

5 Livre de Poche, 2002, p. 134.

6 M. CAP (dir.), *Le Muséum d'histoire naturelle*, Curmer, 1854, p. 128 ; AM Lyon, 485 WP 4, rapport de 1876 et lettre du directeur au maire, 3 mai 1881.

7 U. et W. DOLDER, *Le grand livre du zoo*, Silva, 1979, p. 145.

8 AM Lyon, 485 WP 10, rapport voirie, 17 septembre 1881. Voir M. PASTOUREAU, *L'ours. Histoire d'un roi déchu*, Seuil, 2007.

9 AM Lyon, 485 WP 4, rapport commission, 23 décembre 1876.

10 M. CAP, *op. cit.*, p. 128 ; G. TOSCAN, *L'Ami de la nature*, Crapelet, an VIII, p. VII-XI.

avec le romantisme, les explorations, l'aventure coloniale, et qui incite les élites à s'évader au loin¹¹. Cet attrait pour l'exotisme explique le succès des récits de chasse, tels ceux de Jules Gérard (*Le Tueur de lions*, 1858) ou de Bombonnel (*Le Tueur de panthères*, 1860), et il s'illustre aussi bien dans la littérature que dans l'art. L'art animalier, par exemple, devient un genre à part entière avec le sculpteur Barye qui multiplie, à partir des années 1830, les scènes de reptiles et de fauves s'entre-égorgeant, où le réalisme des anatomies et des mouvements (Barye est un temps professeur de dessin au Jardin des Plantes) contraste avec l'irréalisme des situations, ces animaux se rencontrant ou se combattant rarement¹². Cette vision fantasmée de la nature, qui perçoit celle-ci comme un déchaînement incessant des instincts et des fureurs, comme une perpétuelle cruauté associant la vie et la mort, obtient un grand succès sur tout le continent. Elle est à mettre en liaison avec la conception romantique de l'existence et avec l'idée darwinienne de lutte pour la survie.

En fait, ce sont les espèces nouvelles qui attirent le plus le public. Les directions comprennent vite qu'il y a là un bon moyen de l'appâter, tandis que les naturalistes encouragent cet attrait pour pouvoir élargir sans cesse les collections et améliorer leurs travaux de classification. Ainsi, la Zoological Society de Londres accélère cette politique à partir de 1849 pour résoudre ses difficultés financières : mandrill (1849), hippopotame (1850), marsouin (1862), éléphant d'Afrique (1865), chimpanzé (1883), gorille (1885), okapi (1935), etc. Partout, le succès des nouveautés est considérable, notamment lorsqu'il s'agit d'une première en Europe ou d'une nouvelle installation : girafe en 1827 et orang-outang en 1836 à Paris, vivarium-aquarium à Londres en 1853, gorille à Berlin en 1876. Certaines de ces arrivées déclenchent des passions et des modes. En 1850, l'hippopotame est accueilli à Londres par une foule immense et le nombre des entrées au zoo double cette année là. L'animal devient le héros de caricatures, de gravures volantes, de petites reproductions en argent, tandis que l'*Hippopotamus Polka* connaît un vif succès dans les salons¹³. La girafe qui débarque à Marseille en 1826 attire les foules tout au long de son voyage à pied

11 Voir S. VENAYRE, *La Gloire de l'aventure : genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Aubier, 2002.

12 I. LEROY-JAY, *La Griffes et la dent*, RMN, 1997 ; É. HARDOUIN-FUGIER, *Le peintre et l'animal en France au XIXe siècle*, L'Amateur, 2001.

13 W. BLUNT, *The Ark in the Park, The Zoo in the Nineteenth Century*, Hamilton, 1976, p. 74-76, 110-113

jusqu'à Paris en mai-juin 1827¹⁴, puis au Jardin des Plantes où, pendant les trois premières années de son séjour, l'on se bouscule pour assister à sa flânerie de l'après-midi. Elle suscite l'édition d'almanachs, de calendriers, de gravures, de vaisselles à son effigie, la création de pièces satyriques¹⁵, de musiques et de danses¹⁶, ainsi que d'une mode féminine « à la Girafe »¹⁷

Les itinéraires privilégiés

« Calme, la tête haute, l'intrépide Tarasconnais fit lentement le tour de la baraque, passa sans s'arrêter devant la baignoire du phoque, regarda d'un oeil dédaigneux la longue caisse pleine de son où le boa digérait son poulet cru, et vint enfin se planter devant la cage du lion... »

Alphonse Daudet, *Tartarin de Tarascon*, 1872¹⁸.

Tous les témoignages montrent que des espèces attirent plus que d'autres, qu'elles ont une plus forte valeur d'exhibition, que le public révèle en se massant surtout autour de leurs cages, en privilégiant donc certains itinéraires. Ces espèces sont les mêmes partout. Ce sont les grands mammifères, tels les éléphants, les girafes, les rhinocéros, les hippopotames, qui étonnent par leurs proportions, leurs masses, leurs forces, et qui apparaissent comme des exploits de la nature. L'éléphant est le plus apprécié parce que sa domesticité (il est presque toujours originaire d'Asie à l'époque) semble faciliter le contact, que certains jardins zoologiques concrétisent en lui faisant promener des passagers¹⁹. L'intérêt se porte aussi sur les fauves, souvent accusés d'être les plus dangereux adversaires de l'homme blanc dans ses explorations et sa conquête du monde, et toujours soupçonnés d'être des mangeurs d'hommes. En témoigne le nombre important d'illustrations de presse, par exemple dans le *Petit Journal*²⁰, évoquant des attaques de fauves en Asie ou en Afrique. Ces animaux symbolisent la sauvagerie et la cruauté de la nature ; ils cristallisent à la fois la peur de

14 É. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *Sur la Girafe*, Thau, 1827, p. 1-12.

15 *La Girafe ou le gouvernement des bêtes*, 1827 ; *Dame Girafe à Paris*, 1827.

16 *La Girafe*, valse pour piano par Singer.

17 Voir O. LEBLEU, *Les avatars de Zarafa première girafe de France. Chronique d'une girafomania, 1826-1845*, Arléa, 2006 ; M. ALLIN, *Zarafa : A Giraffe's True Story*, Delta, 2003.

18 Maxi-Poche, 1996, p. 43.

19 Voir R. DELORT, *Les Éléphants piliers du monde*, Gallimard, 1990 ; A. HUTCHINSON, *Cet étrange colosse. L'Éléphant en Europe, 2000 ans d'histoire*, Arléa, 2007

20 Exemple du *Supplément illustré* les 9 septembre 1906, 20 août 1911.

cette nature et la satisfaction de l'avoir vaincue. De leur côté, les serpents fascinent par leur allure et leur isolement psychique, épouvantent par leurs manières. Il y a enfin les animaux découverts depuis peu, aux formes étranges, comme les kangourous, et ceux qui semblent imiter l'homme, tels les ours, les pingouins et surtout les singes dont l'intérêt est avivé par les hypothèses sur l'ancêtre de l'homme, émises par des philosophes des Lumières puis des savants transformistes, comme Lamarck et Darwin²¹.

En Angleterre et en Allemagne, notamment, quelques bêtes deviennent des mascottes par un choix subtil et un accord tacite entre les directions des zoos, qui veulent multiplier les visiteurs, une presse à la recherche de sujets racleurs, et le public. Il ne s'agit pas d'espèces nouvelles, la nouveauté étant vite érodée par la lassitude de la foule ou la prompte mortalité des bêtes, ni d'animaux jugés dangereux ou encore indifférents, comme les girafes. Il s'agit souvent d'hippopotames ou d'éléphants remarquables par leur taille, tel l'éléphant Jumbo dans la seconde moitié du XIXe siècle, qui est alors le plus grand pachyderme en captivité, mais ayant l'air paisible et brave, établissant un bon contact avec le public, faisant espérer une entente avec la faune alors qu'on croit fréquemment en l'obligation de la domestiquer²². Il s'agit aussi d'anthropoïdes, qui plaisent lorsqu'ils font l'effort, tels Sally et Consul habillés, élevés et nourris à l'anglaise, de s'eupéaniser et qu'ils semblent ainsi cautionner la volonté d'occidentaliser les autres populations, d'imposer *La civilisation*²³.

Lectures populaires

« D'abord il renifla, gronda sourdement, écarta ses griffes, étira ses pattes ;

21 J. B. PULJOUX, *Promenades au Jardin des plantes*, Librairie économique, 1804, T. I, p. XV, 137, 142 ; M. JIMENEZ DE CISNEROS, *El parque zoológico de Madrid*, Incipit, 1994, p. 21, 23 ; H. RITVO, *The Animal Estate. The English and Other Creatures in the Victorian Age*, Penguin Books, 1990, p. 223-224. Pour le cas américain, voir É. BARATAY, É. HARDOUIN-FUGIER, *Zoo. A History of Zoological Garden in the West*, Londres, Reaktion Books, 2002, version anglaise augmentée de l'Amérique du Nord, et E. HANSON, *Animal Attractions : Nature on display in American Zoos*, Princeton University Press, 2002.

22 Sur cela : É. BARATAY, *Et l'homme créa l'animal. Histoire d'une condition*, Odile Jacob, 2003 ; J. MACKENZIE (dir.), *Imperialism and the Natural World*, Manchester U. P., 1990.

23 H. RITVO, *op. cit.*, p. 226-229 ; W. BLUNT, *op. cit.*, p. 178-188 ; T. LENAIN, *La peinture des singes. Histoire et esthétique*, Syros, 1990, p. 24-26. Sur les pays anglo-saxons, voir J. ELIS, V. KISHLING (dir.), *Zoo and Aquarium History : Ancient Animal Collections to Zoological Gardens*, CRC Press, 2001. Sur les civilisations : N. BANCEL et alii (dir.), *Zoos humains, La Découverte*, 2002.

puis il se leva, dressa la tête, secoua sa crinière, ouvrit une gueule immense
et poussa vers Tartarin un formidable rugissement.
Un cri de terreur lui répondit. Tarascon, affolé, se précipita vers les portes. »

Alphonse Daudet, *Tartarin de Tarascon*, 1872²⁴.

Tous ces animaux sont regardés selon une zoologie populaire (au sens du plus grand nombre) qui fleurit dans la presse, les guides de jardins zoologiques, les récits de visites, les courriers envoyés aux directions, où se mêlent cultures savante et ordinaire. Les regards s'attardent sur les formes, la beauté des pelages, les activités, notamment l'alimentation, les progénitures, les attitudes qui se conforment le mieux aux usages humains, la recherche d'un contact avec le public, voire d'une coopération²⁵. Allures et caractères attribués permettent une classification simple et manichéenne, articulée sur les dichotomies mauvais/bon, méchant/gentil. Les reptiles, les fauves et les autres carnivores sont dans le groupe des méchants parce que le goût proclamé de la viande est depuis longtemps considéré comme le signe d'une violence barbare. Nombre de singes, jugés espiègles et lubriques, sont aussi rangés là. À l'inverse, les herbivores, et notamment les domestiqués, sont jugés gentils. Cette systématique concerne surtout les mammifères, mais guère les oiseaux ou les poissons plutôt analysés sous l'angle de la beauté ou de la consommation²⁶. Elle reprend en fait des conceptions véhiculées depuis l'Antiquité²⁷ et elle entre souvent en contradiction avec une réalité mal connue : l'ours « débonnaire » est dangereux, la « gentille » antilope peut tuer, le « féroce » jaguar attaque rarement l'homme.

Le confinement des bêtes dans des cages réduites facilite le placage de cette forme de connaissance sur les spécimens exposés, et le face-à-face du public avec les bêtes transforme peu

24 *Op. cit.*, p. 44.

25 É. VIGNIER, *Épître aux éléphants de la ménagerie nationale*, *Marchands de nouveautés*, an VII, p. 5-7 ; M. FERLUS, *Nouvelle notice sur la girafe*, Moreau, 1827, p. 5-7 ; A. FEUILLEE-BILLOT, « Le nouvel aménagement de la rotonde au Muséum national d'histoire naturelle de Paris », *La Nature*, 1933, p. 249-252.

26 J. B. PUJOUX, *op. cit.*, T. I, p. 78-164 ; V. HUGO, « Poème du Jardin des Plantes », *L'Art d'être grand-père*, Maxi-Poche, 1995, p. 53-54 ; J. HUTINEL, *Une visite aux animaux du parc de la Tête-d'Or*, Imprimerie Lyonnaise, 1908, p. 20, 71, 77.

27 Voir J. C. DUMONT, *Les Animaux dans l'Antiquité grecque*, L'Harmattan, 2001 ; T. GONTIER, *L'Homme et l'Animal, la philosophie antique*, PUF, 1999 ; J. VOISENET, *Bêtes et Hommes dans le monde médiéval. Le bestiaire des clercs du Ve au XIIe siècle*, Brépols, 2000.

les convictions. D'autant plus que celles-ci ne sont pas démenties par les naturalistes, qui ne s'occupent guère des comportements des bêtes²⁸, et qu'elles sont, au contraire, renforcées par l'abondante littérature des explorateurs, très souvent chasseurs, qui dressent une partie de la faune en épouvantails pour justifier leurs propensions à tirer sur tout ce qui bouge et pour donner des frissons aux lecteurs en pantoufles. Ainsi l'anglais Du Chaillu, le premier à observer des gorilles vivants dans leur milieu, impose l'idée de monstres féroces qu'il faut tuer pour leur échapper, une représentation véhiculée ensuite jusque dans le mythe de *King Kong* ou dans les représentations de gorilles ravisseurs de femmes²⁹. La pérennité de ce regard s'explique aussi par sa fonction symbolique, car il permet d'établir un clivage entre la nature cruelle et la civilisation apaisée, incarnées d'un côté par les fauves les plus sauvages et de l'autre par les bêtes domestiquées, et de dresser la première en exemple à éviter dans la construction d'une humanité meilleure, une idée longtemps véhiculée par le christianisme puis relayée par les philosophes de l'époque moderne³⁰.

Le rapport du public aux animaux oscille ainsi entre la curiosité et la peur, l'attraction et la répulsion. La peur s'exprime par les épaisses solives en bois plantées autour des enclos puis par les barreaux et les barrières en fer, doublées voire triplées au fil des décennies pour satisfaire l'exigence de sécurité du public et répondre à la hantise de l'accident parmi les directions. La peur est exacerbée lors des évasions qui attisent les rumeurs et les fantasmes, et qui se terminent le plus souvent par l'abattage des bêtes, même s'il ne s'agit que d'inoffensifs singes passés par mégarde d'un arbre de l'enclos à un autre à l'extérieur, parce qu'elles ont transgressé la frontière entre la sauvagerie et la civilisation, parce qu'elles semblent agresser celle-ci³¹. Là encore, les journaux abondent en reportages et en illustrations à propos d'évasions de fauves et de singes, qui s'en

28 Voir É. BARATAY, *Portraits d'animaux. Les planches du Dictionnaire universel d'histoire naturelle de Charles d'Orbigny (1841-1849)*, Fage, 2007.

29 P. DU CHAILLU, *Explorations and Adventures in Equatorial Africa*, Murray, 1861 ; *Le Petit Journal, Supplément Illustré*, 1926, n° 1869.

30 Voir É. BARATAY, *L'Église et l'animal (France, XVIIe-XXe siècle)*, Cerf, 1996 ; F. BURGAT, *Animal mon prochain*, Odile Jacob, 1997 ; E. FUDGE, *Brutal Reasoning : Animals, rationality and Humanity in Early Modern England*, Cornell U. P., 2006 ; T. GONTIER (dir.), *Animal et animalité dans la philosophie de la Renaissance et de l'âge classique*, Peeters, 2005.

31 L. JAUFFRET, *Voyage au Jardin des Plantes*, Guilleminet, 1878, p. 53 ; AM Marseille, 64 R 2, rapport architecte, 28 mai 1879 ; AM Lyon, 963 WP 37, lettres du directeur et de l'architecte, 30 avril et 25 juin 1927 ; AN, AJ15 844, correspondance du Muséum, 19 août 1859, 31 août 1906.

prennent ensuite au public dans la rue, d'agressions de fauves sur leurs soigneurs ou leurs dompteurs, d'ours s'abattant sur des imprudents descendus dans leurs fosses, etc. L'émoi semble à son apogée entre la fin du XIXe siècle et les débuts du XXe siècle³². Du coup, le jardin zoologique est aussi l'espace symbolique où s'affirment la volonté et la satisfaction de vaincre le sauvage. Grillages, barreaux, architectures néo-classiques affirment la victoire de la culture sur la nature. Le contraste est grand entre les cages dévolues aux animaux « féroces » ou à peine domptés, encore sauvages, et les enclos accordés aux « paisibles » herbivores, souvent apprivoisés, voire domestiqués³³.

Entre connivences et violences

« Il y avait çà et là, autour de nous, le public ordinaire du Jardin des plantes, ce public spécial de gens du peuple, de soldats et de bonnes d'enfants, qui aiment à badauder devant la grille des cages et qui s'amuse beaucoup à jeter des coquilles de noix et des pelures de marrons aux bêtes engourdis ou dormant derrière leurs barreaux. »

Barbey d'Aurevilly, *Les Diaboliques*, 1874³⁴.

Aussi bien, l'attitude du public oscille entre le désir d'un contact et la tentation de la violence. Le premier aspect est concrétisé par le don de nourriture, un geste signalé dès les ménageries de l'époque moderne, mais qui prend des proportions considérables à l'époque contemporaine, à mesure de l'enrichissement des populations³⁵. L'alimentation conforte le sentiment de supériorité sur une nature captive, réduite à recevoir selon le bon plaisir des visiteurs. Elle est aussi un moyen de faire abdiquer la nature sauvage et farouche des animaux pour les intégrer dans la civilisation³⁶. Mais le don agit aussi comme un signe de paix et de volonté d'échange, comme un facteur d'amitié, deux aspects qui prennent une importance croissante dans l'entre-deux-guerres, par

32 *Le Petit Journal, Supplément Illustré*, exemples des 11 juillet 1891, 12 juin 1897, 25 avril 1901, 13 juin 1920.

33 P. BERNARD et alii, *Le Jardin des Plantes*, Cumer, 1850, T. I p. 30 ; J. HURET, *En Allemagne. De Hambourg aux marches de Pologne*, Charpentier, 1908, p. 250.

34 Livre de Poche, 1966, p. 134.

35 Exemples à Bruxelles, présentés par S. BRAUMAN, S. DEMANET, *Le Parc Léopold, 1850-1950*, Archives d'architecture moderne, 1985, p. 148.

36 P. BERNARD, *op.cit.*, T. I p. 42.

exemple au zoo de Genève où le public se plaint d'une rotation trop rapide des bêtes, qui détruit vite les contacts à peine construits³⁷. Car, si des animaux sont indifférents, d'autres, tels les singes, des fauves, les grands mammifères, les mammifères marins, les ours, les cervidés, etc., sont stimulés par une présence qui rompt l'ennui et qui déclenche leur effervescence physique. La relation s'établit sur une double assimilation : l'homme est considéré comme un congénère, l'animal est vu d'une manière anthropomorphique. Un exhibitionnisme mutuel s'installe, où l'homme cherche à attirer l'attention de l'animal tandis que celui-ci répond par la mendicité, en apprenant, à force d'expériences, les attitudes ou les mimiques rentables, reprises par les congénères. Ces gestes plaisent au public qui se masse devant les cages des plus actifs, qui les juge favorablement et les nourrit encore plus, alors qu'il qualifie les autres de stupides ou de paresseux, leur lançant même des objets pour les faire réagir³⁸.

Car la violence, déjà signalée dans certaines ménageries d'Ancien Régime où le public pouvait pénétrer, est attestée dès les premiers jardins zoologiques. Ainsi, les professeurs du Muséum national d'histoire naturelle se soucient d'éviter les empoisonnements dès les premiers projets de bâtiments au Jardin des Plantes, dans un contexte révolutionnaire propice au déchaînement des fureurs³⁹. Cette violence semble se développer avec la démocratisation des zoos, qui fait entrer un public de plus en plus modeste, habitué à la violence dans les rapports sociaux et à la brutalité envers les bêtes. En 1891, le directeur du Jardin des Plantes, aux entrées gratuites, note que l'accroissement du public multiplie les incidents : animaux brûlés avec des cigarettes ou du papier, blessés à coups de canne, d'aiguille ou de pierre, tués par des aliments empoisonnés ou renfermant des objets contondants⁴⁰. Les mêmes actes se retrouvent partout, par exemple à Lyon⁴¹ ou à Moscou. Là, la foule aime à narguer les bêtes, les effrayer par des cris, taper sur les barreaux ou secouer les grillages, comme elle aime assister aux repas des grands serpents, fascinée de les voir

37 Voir le courrier du public dans *Zoo. Mémoire d'éléphant, le zoo de Genève à Saint-Jean entre 1935 et 1940*, Maison de Saint-Jean, 1993.

38 P. BERNARD, *op. cit.*, T. I p. 38-50 ; R. RIETMANN, *Mes amis du zoo*, Payot, 1947, p. 183, 187.

39 AN, AJ15 846, programme d'une ménagerie, 27 pluviôse an X.

40 M. MILNE-EDWARDS, *La Ménagerie*, Masson, 1891, p. 18.

41 AM Lyon, 485 WP 4, direction à mairie, 3 mars 1903, 485 WP 10, idem, 30 mai 1860, 963 WP 37, idem, 2 mars 1928.

engloutir leurs proies vivantes⁴².

Cette violence est de plus en plus combattue par les directions, soutenues par les élites nationales ou locales et la moyenne bourgeoisie, qui partagent un dégoût croissant pour les sévices envers les bêtes⁴³. Toutes entendent policer les moeurs populaires et modeler l'usage des jardins zoologiques sur leur attitude : promenade, contemplation, instruction. À Marseille, la municipalité prend un arrêté de police, en 1904, qui interdit de s'introduire avec des armes à feu, de maltraiter les bêtes, de lancer des objets. À la même époque, une campagne de presse et un changement d'administration conduisent à empêcher le public d'assister aux repas des reptiles pour ne pas satisfaire un sadisme dangereux⁴⁴.

De fait, la violence diminue dans les zoos au cours du XXe siècle, parallèlement à la réduction des violences familiales et sociales. En revanche, les directions ont du mal à empêcher, l'alimentation voire le gavage des bêtes, qu'elles voudraient réduire, à partir des années 1950-1960, pour des raisons sanitaires. Car les préférences, et les lectures, n'évoluent guère. À tel point que la liste des animaux attractifs, que tout zoo doit posséder pour survivre, est à peu près restée la même jusqu'à nos jours.

42 V. HEGI, *Les Captifs du zoo*, Spes, 1942, p. 13, 115-116.

43 É. BARATAY, *Et l'homme...*, *op. cit.*

44 AM Marseille, 3 D 29, 13 septembre 1904 ; *Illustration*, 23 mai 1931.